

LE DROGME

Organe bi-mensuel de l'Ecole Normale d'Alger-Bouzaréah

Direction :
BAHRI - NÉRETTI

Les Articles sont sous
l'entière responsabilité
de leurs auteurs

Rédaction :
BARET - DUMONT

L'ECOLE NORMALE A L'HONNEUR

Les premiers rayons d'un soleil printanier illuminèrent le drapeau tricolore et le fanion mi-violet, mi-jaune, qui flottaient doucement, côte à côte, au-dessus des blanches arcades. C'était jeudi! un vent clément avait chassé quelques nuages lourds de menaces et la journée s'annonçait magnifique, une vraie journée radiieuse de fête. C'était en effet pour une grande fête que dès le matin une activité fiévreuse se manifestait dans

l'Ecole: on allait remettre à M. Magnou, directeur de l'Ecole annexe, les insignes de la Légion d'honneur.

Chacun tenait à participer de tout cœur à cette cérémonie; aussi, bien avant l'heure fixée, des petits groupes joyeux et animés se formaient devant le réfectoire.

Bientôt, les normaliens, heureux d'avoir dépouillé leurs habits « d'intérieur », pénétrèrent dans la salle où allait se dérouler la cérémonie. Mais

était-ce là l'habituel réfectoire nu et froid? Quelle métamorphose pour ceux qui n'avaient pas participé à la décoration! Deux hautes Croix en bois découpé et peint artistiquement se faisaient vis-à-vis, et tout autour de la vaste pièce des fougères, des arums, des fleurs rivalisaient avec les guirlandes accrochées aux murs; puis — ô Rabelais! — sur des nappes immaculées, des bouteilles de champagne et leurs coupes alignaient leurs files respectables.

Cependant, les personnalités et les invités prenaient place à la table d'honneur:

M. Hardy, recteur de l'Académie, présidait la fête; il avait à ses côtés: MM. Horluc, vice-recteur; Jacquart, inspecteur général de l'Enseignement des indigènes; Brunet, inspecteur d'Académie; Dupuy, directeur des Ecoles normales.

Citons encore Mmes Magnou, Dupuy, Simonneau, Delpretti et Bonnet; MM. Antonini, maire de Bouzaréa; Boileau et Polito, représentants de l'Amicale des anciens élèves; Barsot et Robert, anciens professeurs à l'Ecole normale; Delpretti, économiste; MM. les professeurs et les instituteurs de l'Ecole normale et de l'Ecole annexe; M. le docteur Dana, médecin de l'établissement, et M. Cotteau, infirmier attaché à l'Ecole.



Pendant la remise de la décoration, de gauche à droite: M. GINESTET, adjoint à l'Ecole annexe; M. MAGNOU, M. le Recteur HARDY et M. DUPUY, Directeur des Ecoles normales de Bouzaréa.

La manifestation débuta par trois chœurs chantés par les élèves-maîtres et les sectionnaires, sous l'habile direction de M. Rizzo.

M. le Recteur lut ensuite deux dépêches apportant les félicitations de M. Dumas, inspecteur d'Académie à Constantine et ancien directeur de l'École normale; et de M. Truet, inspecteur général de l'Enseignement agricole en Algérie.

Puis il céda la parole à M. Dupuy, directeur des Ecoles normales, qui s'exprima en ces termes:

Discours de M. Dupuy

Monsieur le Recteur,

Mon cher monsieur Magnou,

Si l'on demandait à M. le Maire Antonini que je vois avec plaisir à notre table d'honneur, de nous donner de Bouzaréa une définition à la fois précise et concise, il nous répondrait sûrement: Bouzaréa est une commune de plein exercice. Que la même question fût posée à un marin, spontanément, il nous dirait: Bouzaréa est un cap avec son sémaphore. Pour un soldat: c'est un fort, déclare l'artilleur; c'est une « marche », répliquera le pousse-cailloux.

Adressons-nous à l'astronome: pour lui, évidemment, Bouzaréa est un Observatoire. Au géographe: c'est un massif ancien, de 407 mètres d'altitude. A l'automobiliste: c'est une course de côtes. Pour les Algérois, Bouzaréa est la plus classique des promenades dominicales et, durant la belle saison, un centre d'estivage. Quant aux flâneurs invétérés et fatigués pour qui la « place du Cheval » représente le centre et le bout du monde, Bouzaréa est, au-dessus du ciel et du village Céleste, un lieu inaccessible, là-haut, dans la montagne.

Interrompant ce jeu que je suggère à l'ingéniosité de nos élèves-maîtres, vous allez enfin me dire: « Tout beau! Et pour vous, qu'est-ce que Bouzaréa? »

Eh bien! pour nous tous, professeurs et élèves, indigènes et français, normaliens et sectionnaires, élèves d'antan et élèves d'aujourd'hui, je crois bien ne pas me tromper en définissant Bouzaréa: une Ecole Normale, certes, pourvue, comme il est de règle, de son école annexe; mais mieux encore: pour nous, Bouzaréa signifie: « Maison de famille ».

Si vous souscrivez à cette définition de Bouzaréa, vous comprendrez mieux notre joie à vous accueillir aujourd'hui dans cette maison, vous d'abord, Madame; vous ensuite, Monsieur le Recteur, qui avez bien voulu accepter la présidence de cette fête de famille; vous, Monsieur le Vice-Recteur, Monsieur l'Inspecteur Général, Monsieur l'Inspecteur d'Académie, qui êtes, avec M. le Recteur, les tuteurs naturels et bienveillants de notre Ecole; vous comprendrez notre joie à saluer enfin, comme très bien venue la présence de M. Antonini, maire de Bouzaréa; celle de M. Boileau, président de l'Association des Anciens élèves; celle de MM. Barsot et Robert, anciens professeurs de notre Ecolé; et la vôtre enfin, Messieurs les représentants de la Presse, qui vous êtes

si aimablement rendus à notre invitation.

Il est bien certain, en effet, que notre Ecole vit aujourd'hui, depuis 70 ans qu'elle existe, une de ses plus belles, une de ses plus exaltantes journées. De voir ainsi, hautement, solennellement reconnu, dans cet Etablissement qui a pour mission de former des instituteurs, le rare mérite d'un instituteur: de nous dire que cet instituteur est des nôtres, de Bouzaréa, voilà de quoi rendre pleinement heureux ces élèves, petits et grands, ces maîtres qui sont venus cet après-midi, mon cher Monsieur Magnou, vous apporter, les uns l'hommage de leur reconnaissance; les autres, de leur amitié; tous, le témoignage du plaisir qu'ils ont à s'associer en ce moment à votre légitime bonheur. C'est aujourd'hui la saint Magnou: ce mot d'enfant je ne l'invente pas, puisque c'est l'un de vos élèves qui, consultant le calendrier, a justement pensé que, le 5 décembre 1935, il comptait vous trouver, aux lieu et place d'un vil usurpateur, dans la liste des saints de décembre.

Puisque nous sommes en famille, vous souffrirez bien, durant quelques minutes, que je ne passe point absolument sous silence quelques détails touchant votre vie et votre carrière universitaire. Je sais bien que, ce faisant, je mets à rude épreuve une modestie assez ombrageuse pour qu'il me semble l'entendre me conseiller secrètement, avec autant de fermeté que de déférence, de tourner court et laisser là mon compliment.

Pourtant, comme je ne compte point vous faire de compliments, — car il n'est rien de ridicule comme les hommes qui, pour l'un, pour l'autre, ou entre eux, manient l'encensoir aux louanges, — vous me permettez bien, entre nous (en famille on ne saurait rien se cacher), de rappeler ingénument à votre sujet, la très simple vérité.

Vous aviez vingt ans lorsque vous avez franchi, je ne sais pas le seuil, puisque vous n'avons, hermétiquement parlant, point de portail, mais ce qu'un de mes prédécesseurs appelait judicieusement: la « barrière morale » de notre établissement.

Cette barrière morale dépasser, l'« écolier limousin » que vous étiez, devenait sectionnaire. Cela se passait en 1897; il y a donc trente-huit ans que vous êtes de Bouzaréa, que vous êtes des nôtres. Et vous débutez, l'année suivante, à Cherchell, dans l'enseignement des Indigènes. Une année encore, le temps de vous acclimater, et votre destinée vous conduit des bords de la Méditerranée à Ghardaïa du Mzab où, compagnon à la rude école des vieux et solides maîtres du bled, vous apprenez à devenir, comme eux, un maître français aux avant-postes de l'enseignement algérien. Ces années du Sud ont marqué votre vie, et bien que vous soyez assez vite remonté vers le Nord, vous gardez encore au cœur la rayonnante flamme qui fait qu'à vous entendre évoquer vos souvenirs du Mzab, on éprouve avec vous, séduit par vos images, la fougue et l'enthousiasme de vos vingt ans.

A Bougie, vous restez onze ans. Tout en dirigeant avec compétence et succès les cours complémentaire, vous consacrez vos loisirs, — bel exemple pour nos jeunes sectionnaires! — à l'étude des langues indigè-

nes. Revenant parmi nous, maître François Rabelais ne pourrait donc plus se gausser de l'écolier limousin qui contrefaisait le langage français. Car l'écolier limousin, non seulement parle joliment notre langage, mais encore possède brevet d'arabe et brevet de kabyle.

En 1913, la confiance de vos chefs — dont l'un, présent à notre table d'honneur, n'a qu'à se féliciter de son choix — vous appelle à l'Ecole annexe de Bouzaréa que vous ne quitterez plus. Vous y remplacez un directeur d'élite: M. Quilici, qui vient d'être choisi pour aller, en A.O.F., fonder l'Ecole Normale de Gorée. Mais, je dois rappeler, pour respecter l'histoire générale de notre temps et la vôtre, qu'entre 1914 et 1919, vous avez pris, oh! bien involontairement, un congé de longue, très longue durée.

« Parti de Bouzaréa sans mon livret militaire, écriviez-vous vers le 15 août 1914, à votre directeur, j'ai eu bien du mal à me faire incorporer... »

Vous y êtes toutefois parvenu, puisqu'à cette date, M. Magnou, directeur de l'Ecole annexe, devient l'adjudant Magnou, incorporé à Limoges, votre ville natale. Or, bien que le Limoges de 1914 n'ait pas eu, dès cette époque, la désagréable réputation que certaine « relégation » devait lui valoir par la suite, vous n'avez pas tenu expressément à rester au terroir; vous êtes « d'Algérie » comme vous êtes « d'école », vous avez donc fini par obtenir votre mutation pour Alger, au 1^{er} Bataillon territorial. Puis, de moins en moins « limogé », vos hommes ont pu, au front d'Orient, connaître l'adjudant-chef Magnou, revenu de là-bas en 1919, avec des fièvres qui faillirent, en dépit de votre énergie, avoir raison de votre tempérament, et dont vous éprouvez encore, par intermittence, la pernicieuse présence.

Tournons la page, et vous voici, à nouveau, dans votre chère Ecole Normale du « Fin-Midi », comme vous aimez à appeler, en souvenir du directeur d'alors, devenu depuis Inspecteur général: M. Ab der Halden, notre Bouzaréa.

Depuis votre rentrée au bercail jusqu'à ce jour, qu'ai-je à ajouter sur votre compte: rien, absolument rien, sinon que vous êtes, aux yeux de tous, professeurs et instituteurs, usagers et familiers, amis et chefs de notre petite métropole scolaire de Bouzaréa, l'incarnation même de la fonction « Directeur d'Ecole annexe ».

C'est une mission difficile, et vous y réussissez à merveille. Vous en possédez les qualités dominantes, et les autres qui, pour être plus discrètes, ne sont pas les moins appréciées. Et d'abord, vous aimez les enfants; si vous n'en avez point, pour votre mélancolie, à votre foyer, vous avez fait de notre Ecole annexe, votre foyer, et c'est pour nos élèves-maîtres d'un éloquent exemple que de vous observer, au matin de la rentrée, lorsque vous vous montrez désespéré de ne pouvoir, faute de place, accueillir tous les petits indigènes et français, que l'on vous amène pour y recevoir la bonne parole. Vous aimez les enfants, assez pour vous montrer, en toute occasion, curieux de leur personnalité, mais sans jamais oublier que des élèves d'Ecole annexe ne sont pas nécessairement des cobayes soumis à

tout bout de champ parce que d'Ecole annexe, à nos observations, mensurations, interrogations et autres tests. Vous suivez nos petits indigènes, vous et vos collaborateurs, à chaque repas de midi, à la cantine, et ne marchandez pas les remerciements à notre excellent Econome lorsqu'il aggrave la soupe chaude d'un bon plat chaud, voire d'un dessert. Car Bouzaréa, — voici une définition que j'oubliais —, est certainement pour quantité de nos petits élèves très pauvres, l'endroit miraculeux où l'on mange à sa faim, l'endroit prestigieux où l'on a, pour rien, rien qu'en venant à l'Ecole, une chemise, une culotte et des chaussures.

Et quel bon conseiller vous êtes pour nos élèves-maitres. Avec vous, le métier, un des plus délicats et des plus ingrats qui soient au monde, apparaît comme simple et facile. En somme, de quoi s'agit-il? Oh! de peu de chose. On prend un garçon de 16 à 19 ans; on l'amène devant une classe, devant des élèves. Et on lui dit: Regardez-moi; regardez-nous, mes collègues et moi; regardez-nous faire. A votre tour, maintenant, jeune apprenti; mais auparavant, nous vous confions amicalement notre recette: un peu d'intelligence, un peu de cœur, un peu de caractère; beaucoup de bon sens, pas du tout de morgue et de pédantisme; l'amour de l'enfance, le respect de sa fonction... mais avec cela, on fait un instituteur très convenable et l'on ne risque pas du tout, croyez-moi, de devenir terreur des faibles, « l'homme en proie aux enfants ».

Ami de la mesure en toute chose, vous devez donc, je pense, apparaître à nos normaliens, non point comme un archiprêtre de la déesse Pédagogie, celle dont se moque, révérence parler, notre humble et débonnaire « manière de faire la classe », non comme une des colonnes du Temple de Pédagogie, non comme une des lumières de l'Etat de Pédagogie, lequel, nous le savons bien, gîte au fond des nuées, et pas très loin du royaume d'Utopie, mais comme celui de leurs maitres qui est si parfaitement, si naturellement à sa place qu'ils ne sauraient concevoir le directeur de l'Ecole annexe de Bouzaréa autrement que sous les traits de M. Magnou. Car avec vous, même dans le subtil art d'enseigner, tout devient compréhensif et, je dirai plus, humain. Je n'en veux pour exemple que la conclusion de nos récentes démonstrations pratiques sur l'enseignement du français à l'Ecole primaire.

A quatre reprises, à chaque cours de l'Ecole primaire, des élèves-maitres et des maitres de l'Ecole annexe avaient devant notre 3^e année, et sous forme de leçons, présenté la manière d'enseigner le français, les méthodes et procédés adéquats, comme nous disons en notre jargon d'homme d'école. Chacun de nous avait, la leçon finie, placé son mot; il manquait le vôtre; celui que vous aviez sur le cœur. Alors, vous vous êtes levé; rappelant un trait de votre enfance, vous avez évoqué votre père avec ses compagnons de travail, dans l'un de ces ateliers où se parfait, suivant la tradition et le goût du métier, un fin métier — opus francigenum — la délicate décoration des porcelaines de Limoges. Or, pour la lecture, ces compagnons éprouvaient même

vénération que pour leur ouvrage. Ils brûlaient de connaître ce que, lorsqu'on sait lire, renferment les livres. Et ils se cotisaient, — c'est votre père qui vous le contaît, rentrant de l'atelier, pour payer à celui de leur camarade qui lisait le mieux, ses heures de travail, afin qu'il pût, durant qu'ils décoraient de fines porcelaines, les régaler de saine et forte lecture de nos bons auteurs.

Eh bien! je pense fortement que, voulant de manière décisive, inculquer à nos élèves-maitres, l'an prochain je l'espère, créateurs et animateurs des bibliothèques scolaires et populaires dans le bled où ils exerceront, le sens, le goût et le prix de l'enseignement du français, vous avez à ce moment, sans vous douter peut-être de l'ascendant de vos paroles, obtenu de tous ces jeunes gens qui vous écoutaient religieusement, l'adhésion enthousiaste, la conviction définitive, le désir impérieux de servir une discipline qui, désormais, ne pourrait leur apparaître comme une servitude de l'emploi du temps, mais comme une entreprise de la plus haute importance spirituelle, vitale et, je dis bien: humaine.

**

Puisque vous avez été sectionnaire, je me suis permis de rechercher dans les registres de la Section, l'appréciation que portait sur vous, « du temps que vous étiez écolier », votre directeur d'alors: « Caractère ouvert et franc... jeune de visage et d'esprit », voilà ce que j'y ai lu. Vous qui le connaissez, messieurs, et vous mes chers collaborateurs, n'est-ce point, dans ces formules lapidaires, lui tout entier? Tel vous étiez à 20 ans, tel vous êtes aujourd'hui; franc et ouvert de caractère; l'esprit jeune, le visage jeune. A vous voir chaque matin, d'un pas de sous-lieutenant, la taille svelte, la moustache martiale, le regard incisif, la parole vive, arriver à l'école, nos élèves-maitres ne peuvent, certes, s'imaginer que vous avez porté la redingote scolastique de ces normaliens d'antan que le bon Charles Peguy, ancien élève de l'école annexe d'Orléans, comparait malicieusement, à l'élégance près, au cadre noir de Saumur.

Il y a longtemps que vous avez jeté la désolante redingote, si lourde pour nos épaules, par dessus les terrasses de Ghardaïa. Et nos cadets, ces normaliens que nous formons, croient que nous leur contons sornette quand nous rappelons devant eux, l'austère uniforme de notre prime jeunesse. Peut-être, diront les tenants des « anciens », « cette armure géante irait mal à leur taille ». En tout cas, sans prétendre, pour cela, donner dans un modernisme intempérant, nous les aimons mieux, n'est-ce pas, vous et moi, et de tout cœur, avec leur maillot et leur culotte de sport qui leur conserve l'allure de ces enfants auxquels nous dévouons notre vie.

Toutefois, l'habit ne fait pas le moine; et nous rencontrons parfois, hélas! des jeunes qui pourraient être et même paraître les aînés de plus d'un de leurs anciens. S'il est vrai que, suivant le mot d'un fin humoriste: « la vie soit une habitude que l'on contracte fort jeune », il en est sans doute de même de la jeunesse. Cela rappelle la grâce augustiniennne: en naissant, on l'a, ou

on ne l'a pas. Et toute la vie se passera, pour les malchanceux, à vivre comme des vieux, ou bien à courir après ce don gratuit, au risque de gagner, au terme de la carrière, une anachronique et intempestive « enfance » qu'ils n'attendaient point. Mais, quand on a eu l'heur d'être distingué de la bonne fée de Jouvence, et à moins que de mésuser ou d'abuser de ses bienfaits, la précieuse vertu de jeunesse vous assure contre l'adversité, les déboires, soucis, maladies et autres vents contraires.

Bien mieux, cette vertu est de qualité irradiante et rassérène, autour de son dépositaire, les esprits chagrins. Elle stimule les jeunes et les exhorte à rester jeunes. Mon cher M. Magnou, vous qui êtes du lot des fortunés, nous ne saurions trop vous dire combien nous nous réjouissons du sort qui amena, voilà 38 ans, un sectionnaire « jeune d'esprit et de visage » dans notre Bouzaréa. Vous allez être un jeune chevalier de la Légion d'honneur.

Soyez, pour votre bonheur, Madame; pour notre chance, jeunes gens, et vous, mes enfants; pour l'affection que chacun vous porte dans cette maison de famille, soyez longtemps, mon cher M. Magnou, le jeune directeur de notre Ecole annexe.

Le discours de M. le Directeur fut accueilli par de vifs applaudissements. M. Ginestet, instituteur à l'Ecole annexe, parrain de M. Magnou prit alors la parole:

Discours de M. Ginestet

Chers élèves.

Mesdames, Messieurs.

Mon cher M. Magnou.

Pour garantir à la partie protocolaire de la cérémonie qui nous assemble son caractère de légitime solennité, il eût fallu un parrainage de plus haut relief que le mien et aussi une voix plus autorisée que celle de ma vieille amitié pour le récipiendaire.

Certes, M. Magnou pouvait prétendre à mieux. La présence sur cette estrade de M. le Maire de Bouzaréa, vétéran toujours alerte et sagace de notre Administration communale, chevalier de la Légion d'honneur, celle de nos chefs universitaires les plus éminents, également membres de notre Ordre national, en sont la plus vivante des preuves.

J'aurais par conséquent décliné volontiers l'honneur et le plaisir qui m'échoient au profit d'un plus digne si nous n'avions tous cru comprendre ici que le nouveau promu souhaitait vivement voir associer aujourd'hui d'intime manière l'Ecole annexe et les Ecoles normales de Bouzaréa au bénéfice d'une distinction plutôt rare dans l'Enseignement primaire et particulièrement appréciée à tous les autres échelons de l'Université.

Une intention aussi délicate ne pouvait qu'être respectée.

J'ai donc été désigné par la Chancellerie, sur votre requête, mon cher M. Magnou, pour vous accueillir officiellement dans la phalange des Légionnaires

élèves, vos collaborateurs immédiats, le personnel enseignant et administratif de l'Etablissement ne me pardonneraient pas de m'acquiescer de cette mission sans vous avoir exprimé la joie et la fierté qu'ils éprouvent de votre décoration.

Personnellement, malgré ma confusion d'entreprendre votre éloge après M. le Directeur des Ecoles normales et avant M. le Recteur de l'Université d'Alger, je suis heureux, pour une fois, d'un privilège dû à mon ancienneté dans la maison.

Car il y a plus de vingt ans que vous êtes devenu mon Directeur à l'Ecole annexe. Rassurez-vous! Je ne dirais point tout le bien que j'ai pensé de vous depuis ces temps lointains. Mais votre modestie sera quand même immolée à la sympathie et à la vérité.

Nos chefs, mon cher M. Magnou, ont été unanimement approuvés parmi nous, pour avoir signalé avec instance vos titres exceptionnels à l'attention favorable du Ministère de l'Education nationale.

Votre vie droite et nette, votre loyauté cordiale, votre inlassable dévouement à vos fonctions, en dépit des défaillances d'une santé souvent précaire, vos dons précieux d'éducateur-né: la bonté inépuisable et souriante, la mesure et la finesse, la fermeté souple et entraînant, un tact parfait, vous ont toujours valu la respectueuse estime de tous.

Aussi, la croix qui vous est décernée honore-t-elle grandement la ruche solitaire et laborieuse qui vous compte au nombre de ses meilleurs animateurs.

Quant à vous, mon cher M. Magnou, vous pouvez porter fièrement un ruban rouge si bien acquis.

Ce vif éloge terminé, M. Ginestet, « cet éducateur d'élite qui a consacré sa vie entière à son métier d'instituteur », après avoir prononcé la phrase sacramentelle, épingla sur la poitrine de son chef et ami, la croix de la Légion d'honneur. Il lui donna l'accolade au milieu des applaudissements unanimes et prolongés de l'assistance. S'avançant ensuite vers Mme Magnou, M. Ginestet retraça d'une voix émue le rôle que cette dernière a joué auprès de son mari durant toute sa vie.

M. Antonini

M. Antonini, maire de Bouzaréa, dit combien la commune de Bouzaréa avait été heureuse à l'annonce de la décoration de M. Magnou, distinction largement méritée.

Il adressa au Directeur de l'Ecole annexe ses cordiales et sincères félicitations. En sa double qualité de maire et de chevalier de la Légion d'honneur, il lui donna l'accolade. Nous relevons un passage de son discours:

« Indifférent aux questions de politique et de personnes, agitées quel-

quefois dans la commune, vous avez toujours gardé une impartialité et une neutralité auxquelles je me plais de rendre hommage et qui vous ont acquis la considération unanime. Vous vous êtes attaché simplement à votre devoir d'éducateur de l'enfance. Vous êtes resté le bon et digne maître dans toute l'acception du terme et que nous aimons tous. La population de Bouzaréa vous en exprime par ma voix toute sa gratitude. »

Le jeune Lammari, élève de l'école annexe, adressa un aimable compliment à Mme Magnou et lui remit une gerbe de fleurs.

Allocution de M. Gallard

Ensuite, notre camarade Gallard, élève de M. Magnou depuis l'école primaire, s'avança devant la table d'honneur. Il s'exprima ainsi:

Cher Monsieur Magnou,

Je crains bien qu'en cet instant solennel la voix de l'ainé ne soit guère plus assurée que celle de ce petit garçon: et j'évoque non sans émotion les heures aussi fécondes qu'heureuses passées sur mon petit banc d'écolier de l'école annexe.

Je n'ai pas oublié, et je n'oublierai jamais, que j'ai été votre élève. La plupart de mes camarades d'autrefois, que je rencontre maintenant dans ce petit village de Bouzaréa où, depuis des années, Monsieur Magnou, vous êtes aimé et respecté, partagent ma profonde gratitude. Mais j'ai été plus heureux qu'eux, et j'ai eu le privilège de vous connaître aussi en tant que normalien.

Un long discours serait fastidieux pour exprimer la pensée unanime des élèves de l'Ecole normale. Aussi bien, à tout instant, que ce soit durant notre stage à l'Ecole annexe ou au cours des conférences pédagogiques nombreuses, nous trouvons en vous un conseiller précieux et un guide sûr dans l'apprentissage difficile de notre profession. Et j'imagine qu'en ce moment, dans quelque coin perdu du Sersou ou de la Kabylie, un ancien normalien, embarrassé dans sa tâche pédagogique, se souvient avec regret de son séjour dans notre grande famille, et des leçons profitables que vous lui avez prodiguées dans toutes les circonstances qui vous le permettaient.

Aussi, mes camarades me prient de vous assurer de toute leur sympathie reconnaissante, au cours de cette cérémonie où un professeur si dévoué est à l'honneur après avoir été si longtemps et tant à la peine.

J'ai donc tenu à vous exprimer, Monsieur Magnou, avec l'hommage de ma respectueuse affection, les vifs sentiments d'admiration et d'attachement que nourrissent à votre égard tous mes camarades normaliens.

Notre ami Gallard offrit une corbeille de glaïeuls.

C'est alors que M. le Recteur Hardy se leva.

M. le Recteur Hardy

M. Hardy, recteur de l'Académie,

mit en relief la modestie de M. Magnou qui aurait préféré recevoir sa croix dans le silence des mains d'un de ses vieux camarades « tout comme deux sentinelles se passent la consigne ».

La carrière de M. Magnou donne une triple leçon aux jeunes.

Une leçon de sagesse et de droiture puisque c'est l'Administration qui, chaque fois, est allée proposer à M. Magnou de franchir un nouvel échelon. Il doit ainsi apprendre aux jeunes qui seraient trop impatients d'arriver qu'il faut savoir accepter son sort et trouver en lui des motifs de satisfaction intérieure. Sa nomination au grade de chevalier de la Légion d'honneur, il ne l'a pas sollicitée.

Leçon de dévouement. Tout au long de sa carrière, M. Magnou s'est donné sans compter à ses élèves et à l'école, il a su joindre à sa compétence professionnelle, la haute valeur d'un attachement incessant à l'œuvre éducative.

Aussi a-t-il rempli excellemment les différentes fonctions qui lui furent confiées. Son « curriculum vitæ » l'atteste éloquemment.

Leçon d'optimisme enfin. De nos jours, on considère trop facilement notre période comme « désaxée ». La vie entière de M. Magnou, les leçons intéressantes qu'il donne à ses élèves et aux normaliens, le fait même que son dévouement vient d'être officiellement consacré nous permettent de croire que toutes les vraies valeurs ne sont pas méconnues et que l'on sait reconnaître et récompenser le mérite. Récompense sans doute insuffisante. Il est des hommes envers qui l'on est toujours redevable; leur valeur rayonne sur leurs pairs et sur l'œuvre à laquelle ils collaborent.

Aussi, pour conclure, M. Hardy, porte-parole de tout l'enseignement, déclare au nouveau chevalier:

« Ne nous remerciez pas. C'est nous qui vous remercions ».

Des applaudissements nourris saluèrent la vigoureuse improvisation de M. Hardy. Un instant après M. Magnou se leva pour exprimer, ému, ses remerciements.

Discours de M. Magnou

Mesdames,
Monsieur le Recteur,
Messieurs,
Chers élèves,

Vos paroles affectueuses ont trouvé en mon cœur un écho ému. Et ma confusion

est telle qu'elle ne me permet plus de trouver les mots qu'il faudrait pour vous dire toute ma reconnaissance. Je vous prie donc de m'excuser si je traduis mal l'émotion qu'au fond de moi-même je ressens si vivement. S'il est vrai qu'il existe dans la vie de chacun de nous une heure de plénitude, de joie rayonnante qui ressemble au bonheur, je vous donne l'assurance que je goûte cet instant dans toute sa pureté.

Laissez-moi pourtant vous redire combien je suis confus de tout le bien qui vient d'être dit sur mon compte. Je me demande avec inquiétude si je ne suis pas un reflet pâle du portrait assurément trop flatteur que, les uns et les autres, vous venez d'esquisser. Que votre sympathie me pare donc de merveilleuses qualités. Si je ne savais la part d'exagération qu'engendre l'amitié, je serais tenté de m'en enorgueillir.

Mesdames, Messieurs, quand je reçus, il y a quelques années, la M.A. de l'enseignement et la rosette de l'I.P., je crus avoir touché au faite de la gloire universitaire. Pouvais-je m'imaginer que, comme couronnement de carrière, mes chefs me réservaient la surprise du ruban rouge? Mais si j'en suis l'heureux bénéficiaire, je n'ai garde d'oublier que cette décoration dépasse ma personne et que, par dessus l'Annexe, elle s'adresse à l'E.N. de Bouzaréa tout entière et que c'est elle qui est aujourd'hui à l'honneur.

Je remplis un agréable devoir en adressant à M. Tailliant mes premières paroles de remerciement. En quittant l'Algérie, le grand chef — qui m'avait reçu dans son bureau de l'I.A. en 1913 — laissa dans les archives du Rectorat une première proposition pour la croix en ma faveur.

Soyez remercié à votre tour, Monsieur le Recteur; nouveau venu et ne me connaissant pas, vous avez bien voulu faire nôtre cette proposition, puis l'appuyant de l'autorité de vos hautes fonctions, la renouveler jusqu'à ce qu'elle aboutisse.

Je soupçonne d'affectueuse complicité Monsieur le Vice-Recteur, mon Inspecteur d'Académie d'il y a plus de 25 ans dans le département de Constantine, et lui exprime toute ma gratitude.

Ma reconnaissance va également à M. l'Inspecteur d'Académie d'Alger, à M. Dumas, et à M. Dupuy, qui, de la meilleure grâce, entrèrent aussi dans le complot, M. Brunet et notre nouveau Directeur me marquant en la circonstance une confiance a priori dont je suis fier.

Je salue respectueusement M. l'Inspecteur général de l'Enseignement des Indigènes dont la présence parmi nous souligne l'intérêt qu'il porte à la pépinière des maîtres destinés à faire connaître la France en pays arabe et en pays kabyle.

Je salue aussi M. le Maire de Bouzaréa auprès de qui j'ai toujours trouvé un accueil affable et empressé.

J'adresse un salut cordial à mes collègues venus en ce jour de fête me témoigner une sympathie qui me touche.

Je vous remercie enfin, mon cher René, mon studieux élève d'il y a 10 ans, et toi, mon cher Lammari, des paroles élogieuses que vous me transmettez de la part de vos camarades, grands et petits. Elles me cau-

sent un plaisir très vif.

Mon cher Ginestet, en acceptant le parrainage de ma croix, vous élargissez à mes yeux la portée du geste bienveillant de l'Administration: vous le consacrez par un éclatant témoignage de l'amitié qui nous unit depuis bientôt un quart de siècle. Et c'est pour moi une joie profonde d'être fait chevalier de la Légion d'honneur par le Conseiller départemental dont toutes les suggestions s'inspirèrent d'un haut souci de l'école, par le militant corporatif dont les avis ne furent que pondération et mesure, par le caporal de marsouins qui eut, au début de la guerre, la poitrine traversée de part en part, par le lieutenant de Sénégalais qui refusa d'abandonner la tranchée malgré ses blessures, par mon ami.

M. le Directeur, vous avez bien voulu, tout à l'heure, dire le bien que vous pensez de notre Ecole annexe. Je suis très sensible à cet hommage officiel rendu à nos communs efforts; permettez-moi d'en reporter la meilleure part sur mes excellents collègues.

M. Ginestet, dont l'éloge pédagogique n'est plus à faire; expert à ouvrir aux élèves-maîtres des aperçus pleins de sagesse et d'expérience.

M. Chas, dont les circonstances ont fait un spécialiste du C.P., déploie dans son domaine des trésors de patience, de bonté, de pédagogie souriante et analyse avec sûreté l'âme de ces petits qui, tous, l'aiment et ne demandent qu'à lui faire plaisir.

A M. Dépombs échoit une tâche pénible et délicate dont il s'acquitte avec zèle et compétence; tâche pénible car le cycle limité des leçons ramène sans cesse l'exercice fatigant entre tous, la leçon de langage destinée à pourvoir nos petits Indigènes des premiers rudiments de notre langue; tâche délicate parce qu'il s'agit de guider avec doigté des maîtres d'un certain âge vers l'acquisition d'une méthode d'enseignement, celle que vous avez appelée, Monsieur le Recteur, lors de votre première visite dans la maison, la « méthode de Bouzaréa » dont vous avez apprécié les résultats en A.O.F. et au Maroc.

Vous conviendrez, Mesdames et Messieurs, qu'un pareil Etat-Major rende aisée la tâche du directeur de l'Ecole annexe.

Et précisément, jeunes gens, j'avais eu l'idée de vous parler de la façon dont nous comprenons le rôle de l'Ecole annexe dans la formation professionnelle. Mais j'ai pensé que vous ne me pardonneriez pas d'introduire frauduleusement, dans le programme d'un jour de fête, une ennuyeuse page de pédagogie. Aussi bien, me sera-t-il plus agréable de vous présenter mes maîtres d'autrefois, ne serait-ce que pour montrer à ceux qui ont médité des directeurs qu'ils les connaissent mal, en attendant qu'ils soient punis de leur mauvaise action par des nominations de directeurs.

Ce fut, en premier lieu, à Cherchell, M. Dominique. Celui-ci m'enseigna, au sortir de la Section, la ponctualité la plus stricte.

En vingt ans, il n'avait pas manqué sa classe une seule fois. M. le Gouverneur général Laferrière passant à Cherchell, un banquet fut organisé et M. Dominique qui y assista, s'échappait discrètement, vers un

heure et demie pour rejoindre sa classe où nul ne comptait le revoir l'après-midi. On peut sourire de ces types de vieux directeurs d'une exactitude de chef de gare, s'occupant de tout dans l'école sans souci des initiatives des autres, attachés plus qu'il ne semble raisonnable à certaines « marottes », mais qui donc oserait contester leur dévouement entier à cette école laïque dont ils furent les piliers dans la lutte à corps perdu contre la « concurrence » d'alors?

A Ghardaïa, il m'était réservé de connaître un homme charmant: M. Silvent. Sa bonté, on ne l'oublie pas quand, une fois, on en a éprouvé la délicatesse; et ceux qui ne l'ont pas vu de près ne peuvent pas savoir à quel point il était homme de cœur. C'est à ses qualités de cœur, jointes à une souple intelligence qu'il devait cette « situation » à laquelle n'échappait aucun de ceux qui l'approchaient dans l'intimité. Il y avait en lui deux facultés qui s'assemblent rarement: il voyait toutes choses d'un regard clair et les analysait promptement; en même temps, il en était ému à la manière d'un enfant.

M. Silvent aimait les Indigènes d'un amour sincère et traduisait en actes quotidiens son inépuisable bonté. Que de teigneux et d'ophtalmiques furent guéris par ses soins persévérants! J'en pourrais dire long sur son infinie bonté; mais que dire de sa culture!

Cet homme, au cerveau encyclopédique, faisait l'admiration de ceux qui, il y a trente-cinq ans, échouaient dans ce Sud perdu: philosophie et théologie, botanique et géologie du Sahara, littérature et médecine et langue arabe, il avait tout appris, il avait tout retenu. Un tel homme exerçait sur notre jeune ignorance un ascendant moral considérable. Au sens profond du mot, il fut un pionnier de l'idée française. Et ce qui couronne son œuvre, c'est ce rayon de poésie tombé du soleil du désert sur le sable qui recouvre sa tombe.

Plus tard, je rencontrai, à Bougie, M. Godin, directeur redouté. De fait, M. Godin, ancien officier de 1870, très strict quant au service, intimidait bien un peu. Mais quelle erreur de n'avoir vu en lui qu'un impitoyable censeur!

Très averti en matière d'enseignement, jugeant sainement des choses et des gens, d'un esprit critique et caustique à la fois, c'était un chef, d'ailleurs aimable avec qui « faisait son métier ». Rien ne le contrariait plus que d'apprendre au dehors les incidents de l'école: il estimait qu'il ne devait rien ignorer de la vie intérieure de son établissement. Une manière de concevoir l'autorité, voilà ce que j'appris de lui.

Mon dernier directeur fut M. Llopis avec qui j'ouvris, en 1910, l'Ecole Principale d'Indigènes de Bougie. M. Llopis, la conscience professionnelle faite homme! Et quelle hauteur morale? Sa loyauté, sa droiture, son dévouement total, absolu au devoir imposaient le respect. Le devoir, sa conscience le concevait, sa volonté l'acceptait, son intelligence l'accomplissait. Et quand sa santé lui laissa concevoir des doutes sur la façon dont il pourrait remplir sa tâche, il se retira.

Je demeure l'obligé de M. Llopis qui

donna au Cours Complémentaire d'excellents conseils et me prépara à mon rôle de directeur d'école annexe. Il sortait d'ici où il avait dirigé les études de la Section: nul, mieux que lui, ne pouvait me documenter sur les fonctions que j'étais appelé à remplir.

A l'Ecole Normale, j'eus d'autres maîtres. D'abord, à la Section, en la personne de M. Redon, dont les cours nous séduisaient par le charme d'une langue pure, élégante, toute en nuances; ensuite en la personne des directeurs qui se sont succédé: M. Ab der Halden aux initiatives hardies et d'une brillante originalité; M. Guillemain, d'une expérience administrative consommée; M. Dumas, esprit méthodique et précis et d'une grande indulgence, sous des dehors un peu distants; et je continue à m'instruire sous la direction de M. Dupuy qui connaît l'art d'habiller dame pédagogie de vêtements gracieux pour la rendre plus aimable.

Voilà mes maîtres. Je m'incline avec respect sur la tombe de ceux qui ont disparu et j'assure les autres de mon indéfectible affection.

Mesdames, Messieurs,

Quand on a vieilli dans la maison, une chose frappe: les directeurs remplacent les directeurs, les professeurs remplacent les professeurs, le maussade monastère d'il y a quarante ans se transforme, d'année en année, en un lieu de plus en plus accueillant, mais une chose demeure: l'esprit de Bouzaréa! Et c'est à cet esprit, jeunes gens, que je vous demande de rester fidèles. Vous aurez comblé les désirs de vos maîtres en demeurant pénétrés de cette idée que vous n'avez en mains, au sortir de l'école, que des instruments de travail et que c'est à vous, à vous seuls, qu'il appartient de poursuivre votre instruction, tout en remplissant scrupuleusement et toujours de mieux en mieux vos obligations professionnelles.

J'aime votre jeunesse ardente, impétueuse, impatiente à ses heures; comme la jeunesse de tous les temps, vous aimez à vous tenir à l'avant-garde des idées et vous vous laissez à juger, avec une sévérité qui nous fait sourire, l'état de choses qui a existé avant vous et que vous comptez bien réformer sous peu. Mais cette candeur ne témoigne-t-elle pas de votre générosité, des richesses de votre cœur?

Nous le savons, vous avez, en effet, plus de cœur que de tête, plus de rêves que de flexion. Vos belles imaginations s'épanouissent dans toute leur sève et dans tout leur éclat. Nous comprenons, dans vos natures ardentes, ces réactions succédant à l'action, ces folies balayant la raison.

Mais comme vous êtes l'espoir de demain, que l'école compte sur vous, nous vous disons: Proposez, dès maintenant, un haut idéal à l'activité de vos jeunes années, acquérez les moyens d'atteindre à une culture qui rende votre esprit accessible aux idées générales, afin que vous puissiez trouver, suivant la belle parole de Maeterlinck: « une possibilité de vie supérieure dans l'humble et inévitable réalité quotidienne ». Et puis, aimez les enfants, ces jeunes âmes prêts à vibrer, et faites-en la conquête.

Pour reprendre une vieille comparaison, « l'âme enfantine est une cire molle qui garde les empreintes de la main qui la touche »; pétrissez-la délicatement, pour en faire une œuvre qui soit un jour l'honneur de l'artiste et le bonheur de l'enfant.

On raconte que Michel-Ange, parcourant ses ateliers, s'arrêta un jour devant l'esquisse d'un de ses élèves. Le travail révélait des qualités, mais il y manquait quelque chose que le maître exprima en écrivant simplement au-dessous: amplius. Ce qui manquait, en effet, c'était l'imagination, l'envolée; l'auteur n'y avait pas assez mis de lui-même, il ne s'était pas « donné ». Je ne vous redirai pas le mot de Michel-Ange pour essayer de vous faire croire que je connais le latin que j'ai le regret d'ignorer, mais je vous conseille d'apporter à remplir votre tâche de demain, cette « flamme de vie » dont parle Michelet.

Pour exprimer ce don de soi de l'un des leurs au métier, les militaires ont coutume d'user d'une formule concise: « Sers bien! » disent-ils. Vous serez, jeunes gens, des maîtres qui servent bien l'école parce qu'en servant bien l'école vous servirez bien la France à laquelle vous avez mission de préparer des citoyens instruits de leurs devoirs autant que de leurs droits, et dévoués à la Patrie.

Mesdames, Messieurs, je m'excuse d'abuser de vos instants; un mot encore, pour tant, et j'ai fini.

Je suis touché, au-delà de toute expression, de la magnifique croix que vous avez la délicatesse de m'offrir. Ce sera un souvenir précieux pour moi; il ira rejoindre les quelques souvenirs de famille qui, marquant d'une manière tangible les grands événements de l'existence, sont pour nos cœurs d'un prix inestimable.

Vous m'avez comblé en associant ma femme à cette fête et, pour elle, je vous remercie, chers enfants, des fleurs que vous lui

avez gracieusement offertes. Elle fut, pendant la guerre, au cours de cruelles maladies qui menaçaient de faire sombrer en même temps le physique et le moral, celle qui console et qui soigne. Il m'est doux de lui faire hommage des beaux rayons de ma croix.

Pas de fête sans musique. La musique, et en particulier le chant choral, retentit sur notre être en délicieux écho. Le lien mystérieux qui réunit chef, exécutants et auditeurs crée une communion d'âmes au charme pénétrant. Je suis certain de traduire les impressions de tous en adressant à M. Rizzo et à ses élèves nos chaleureux compliments.

A nous voir réunis dans cette salle où les choses ont revêtu un aspect inaccoutumé de joie pour les yeux, je ne saurais oublier l'intendant de la maison, notre aimable Econome qui reste, d'une manière agissante, un ami dévoué de l'Ecole annexe. Je remercie très vivement M. Delpretti pour toute la peine qu'il s'est donnée et, au nom de tous encore, je lui présente nos félicitations pour la manière aussi ingénieuse qu'élégante dont il a résolu le difficile problème: introduire ici un contenu de volume supérieur au contenant!

Que MM. Di Luccio et Coisy, les actifs organisateurs de notre belle réunion veuillent bien enfin accepter mes sincères remerciements et croire que j'apprécie à sa valeur leur geste de parfaite camaraderie.

Messieurs, je bois à vos santés et à la santé de vos familles, au rayonnement de l'Ecole laïque, à la prospérité de l'Algérie, et je vous demande, jeunes gens, d'unir mon crépuscule à votre aurore pour souhaiter que la France, après avoir été la première à émanciper les peuples, soit la première à les unir et pour confondre dans un même amour, la France et l'humanité.

Il serait inutile de prolonger le compte rendu de cette manifestation que les quotidiens ont relaté en détail dans leurs colonnes.

Mais il serait mal de passer sous silence l'enthousiasme qui s'emparait de tous pendant que chaque personnalité faisait l'éloge de M. Magnou. Et la réponse que fit le directeur de l'Ecole annexe fut coupée de nombreux vivats à l'adresse des maîtres de l'Ecole de Bouzaréa.

La manifestation fut interrompue un instant par une collation au champagne que les professeurs, organisateurs de la fête avaient eu la délicatesse d'offrir, afin que l'Ecole normale participe tout entière et de tout cœur à la remise de la croix à M. Magnou.

Les élèves-maîtres et les enfants de l'Ecole annexe exécutèrent un chœur, « l'Ode à la joie », qui clôtura la mémorable fête du 5 décembre 1935.

Après les admirables paroles pro-

Economie
Commodité
EN BRULANT LE BON
COKE LEBON

LEBON & C^{ie}
41, Rue Denfert-Rochereau
ALGER

Le Gérant: M. COISY

SIROCCO

noncées au cours de cette cérémonie officielle, il est superflu d'ajouter d'autres mots, mais « Le Profane » manquerait à son devoir s'il ne saisisait l'occasion de ce numéro pour associer, grâce à lui, tous les normaliens et anciens normaliens à l'hommage rendu à M. Magnou.

Une dernière fois, transmettons à M. Magnou les sincères et filiales félicitations de tous les normaliens.

Qu'il sache que tous sont heureux et fiers de cette distinction si méritée.

Heureux de le voir récompensé justement.

Fiers parce que tout l'enseignement est honoré en lui.

Ce sera là la modeste contribution du « Profane ».

La cérémonie, vue par un enfant de l'Ecole annexe

Les bouteilles sont alignées, les plats de gâteau sont par tous. M. Génesté se promène. Enfin la cérémonie commence, les invités viennent. M. Magnou vient accompagné des invités. Les élèves même chantent: il court le fure, puis je sais plus. Après on donne les petits pains avec du chocolat et on mange très bien.

M. le Directeur a fait un discours. Après c'est un invité que je connais pas. Après c'est M. le père de Bouzaréa. Après M. Magnou a fait le discours. M. Génesté a donné la légion d'honneur à M. Magnou. Après les élèves même ont débouché le champagne, après on s'est analysés.

(S. P., 10 ans, famille italienne, 2 ans de scolarité).

POUR LA VILLE
LE SPORT
LE TRAVAIL

Vêtements PAILLET

13, Place du Gouvernement - ALGER

Succ : 24, Rue Abdallah - BLIDA

Spécialité du vêtement tout fait
Prix modérés

COFFRE-FORT

SERRURERIE

FICHET

11, Rue de Constantine

ALGER

Le jour se lève splendide, sans une brume, sans aucun nuage. Le premier soleil matinal s'épanouit à l'horizon comme une fleur pourpre. La caravane, tentes pliées sur le dos des chameaux et des ânes, reprend sa marche lente vers les immensités plus hospitalières du désert.

Depuis plusieurs jours, elle a repris son émigration à la recherche des pâturages si précieux à ses troupeaux.

Aujourd'hui, elle compte rejoindre la région des chotts où la terre, sans aucune secousse volcanique, sous l'impression de force que donnent les montagnes, se pâmant dans une éternelle caresse solaire, fournit une herbe grasse et savoureuse, friandise des bêtes des Hauts-Plateaux.

Mais « l'homme propose, et la nature dispose ».

Vers 10 heures, l'immense étendue de sable et d'alfa, jusque-là caressée par une brise fraîche, s'embrase. La chaleur devient brûlante et des vapeurs rousses dansent à l'horizon mobile.

Les bêtes, tout à l'heure rêveuses et graves, s'agitent. Un chien tendant vers le ciel un long museau, pousse une sorte de lamentation, un long aboiement d'une tristesse infinie.

Le patriarche, le visage tanné par le soleil, la barbe blanche, un fusil sur l'épaule, le redoutable « boussaâdi » sur le côté, ordonne aux conducteurs de faire halte.

Etonnés, sentant qu'un danger plane sur eux, ceux-ci, serrant leurs armes — car les « razzieurs » ne font pas défaut — se rassemblent autour du vieillard et lui demandent une explication.

Celui-ci, à qui une longue expérience a révélé les mystères du désert, levant le doigt, leur montre une toute petite tache brune à l'horizon.

« Elgherbi! Elgherbi! » (sirocco) s'exclament en même temps ceux qui entourent le chef. — Inutile de vous

décrire la frayeur de ces hommes, tout à l'heure si décidés à affronter tout danger.

Après une courte délibération, les tentes sont montées et les bêtes attachées à des piquets plantés en terre.

Tout cela en dix minutes à peine et la tache rouge a déjà envahi la moitié du ciel.

Les souffles, précurseurs du vent fatal, font tourbillonner le sable autour du campement, obligeant ainsi les hommes à rentrer sous leurs abris.

Dès lors, les rafales succèdent aux rafales; le ciel tout entier est rouge de poussière. Les pauvres bêtes, serrées les unes contre les autres, tournant le dos au vent, souffrent atrocement de ce traître sable qui leur rentre dans les yeux, dans les narines et dans la bouche.

Les hommes qui sont sous leurs tentes n'en souffrent pas moins. Malgré tous leurs efforts, les yeux pleins de sable, la gorge sèche, ils s'avouent vaincus et s'étendent sur le sol brûlant. La soif les torture, et bien que toutes les « guerbas » (outres) sont pleines, ils savent qu'ils ne pourront en ouvrir une sans que le sable n'y pénètre.

À la morsure de la soif s'ajoute l'angoisse de l'obscurité. La couche de sable soulevée est telle que la nuit est complète à l'intérieur des tentes. Une bougie, allumée dans un coin, rend une lumière verte à peine suffisante pour éclairer l'endroit où elle est placée.

Jusqu'à 5 heures du soir, les hommes et bêtes lutteront contre la soif et la chaleur...

Une brise fraîche, soufflant du Nord, chassera devant elle la brume poussiéreuse. Le sable se dorera, les pierres s'irriseront, les touffes d'alfa, se débarrasseront de leur gaine de sable, l'immensité désertique reprendra son calme imposant.

La caravane retardée un moment dans sa marche reprendra sa route pendant de longues heures, sans tristesse, sans ennui, vagues et reposantes où l'âme toute entière se laisse aller à la rêverie ou à la contemplation des beautés mystérieuses du désert.

LE SAGITTAIRE.